



LA VISITE AUX MORTS

Par René Doumic

A TOUS les vivants, cette fête des morts apporte une même émotion, triste sans être douloureuse, et, au contraire, consolante et douce.

Car il y en a, parmi ces êtres, endormis pour toujours, de qui nous pensions que nous ne supporterions jamais d'être séparés. Nous étions comme fous quand ils nous ont quittés. Tout de même, nous avons continué de vivre. Maintenant, quand nous retournons les voir, nous pleurons encore, mais nous ne souffrons plus. Ce n'est pas que nous ayons cessé de les aimer et que nous leur soyons devenus indifférents. Mais c'est que, peu à peu, s'est révélé à nous le sens du mystère, qui nous avait échappé dans l'épouvante du premier jour.

Sans doute, ils ont cessé d'aller et de venir sous leur forme individuelle. Mais ce n'est là de la vie que l'apparence grossière et décevante. Si nous songions à ce que chacun de nous doit à tous ceux qui l'ont précédé, nous nous rendrions compte de notre erreur. Tandis que nous croyons vivre, c'est l'humanité qui vit en nous.

Ceux dont nous avons hérité le tempérament, les instincts, le tour et les habitudes d'esprit, et ceux aussi que nous avons rencontrés, qui ont influé sur nous et dont l'âme a pénétré notre âme, ceux-là ne cessent pas de vivre en

nous. Mais nous les sentons davantage, agissants et présents, à mesure que nous allons, plus défiants de ceux qui nous entourent, étrangers aux générations nouvelles et hostiles, et à mesure que nous nous déprenons des spectacles de l'existence. Ce sont eux, alors, qui viennent au secours de notre lassitude, et, prenant le gouvernement de notre conduite que nous leur abandonnons, ils pensent et ils veulent par nous.

Leur image s'est purifiée. Quand nous l'évoquons par le souvenir, elle nous apparaît sans le mélange d'aucune des tares essentielles à l'humanité. S'ils furent égoïstes et durs, si elles furent trompeuses et cruelles, et si, de tout cela, nous avons été torturés, nous ne le savons plus. Ou, plutôt, nous savons bien qu'aucune de ces imperfections ne subsiste en eux. Ils nous aiment, enfin, de cette tendresse que nous leur demandions, dévouée et fidèle; ils nous ont en pitié, et ils nous protègent; ce sont eux qui nous envoient, dans nos jours d'épreuves, ces consolations inexpliquées, venues on ne sait d'où, et qui font que nous nous étonnons de nous trouver l'âme forte et le cœur apaisé.

Le spectacle de cette félicité nous attire: il est tout notre espoir. Car la vie serait intolérable si l'on n'avait la certitude qu'un jour elle finira. Quelle misère, s'il fallait que nous fussions